

culture

BEAUX-ARTS. L'artiste zurichois, tout en soulevant des questions pointues, n'oublie jamais qu'il a un public.

Uwe Wittwer recourt à la technique du flou pour mieux préciser le statut de l'image

Philippe Mathonnet, Soleure

Actuellement, le Kunsthaus de Zurich propose une exposition consacrée à Pieter Claesz (1597-1660). Le mérite de cet artiste hollandais a été de faire de la nature morte un genre pictural à part entière, et de le faire reconnaître comme tel (LT du 26.4.2005). Et l'on se prend à regretter que ce type de thématique ait été délaissé par l'art moderne – à la notable exception de Giorgio Morandi (1890-1964). Plus radicalement encore, la génération actuelle l'a éliminé de son répertoire. Au motif que pareil sujet fait ringard et sue l'immobilisme.

Or, il se trouve que, parmi les travaux (1990-2005) d'Uwe Wittwer présentés au Kunstmuseum de Soleure, plusieurs montrent que la nature morte est particulièrement adéquate pour nourrir un propos contemporain sur les principes de réalité et d'irréalité régissant l'art. Les images proposées au spectateur par Uwe Wittwer, artiste zurichois de 51 ans, se singularisent par leur aspect voulu de flou. Et quelles que soient les techniques utilisées: dessin au crayon, impression à jets d'encre, aquarelle, peinture à l'huile et projections mêlant diapositives, musiques et textes. Une uniformité intentionnelle pour bien souligner qu'au-delà de la production d'images, c'est avant tout le problème de la réception qui importe. Wittwer n'oublie jamais qu'il s'adresse à un public, à d'autres personnes. Un paramètre que les jeunes créateurs actuels ont tendance à négliger.

Dans le même esprit, Wittwer convoque comme sujet aussi bien une nature morte, un motif de papier peint, un paysage, une scène d'intérieur reprise d'un peintre ancien, une architecture de banlieue appartenant à ses souvenirs personnels ou des clichés plus médiatiques relevant d'une mémoire collective. Mais, qu'il les sorte de son trésor personnel, qu'il les emprunte à l'histoire de l'art ou les pique sur Internet, peu importe. Ce n'est pas le problème de l'originalité qui est abordé ici. C'est plutôt la question de l'original, de sa valeur de référence, qui est posée. Qu'est-ce qui fait qu'on croit à la véracité de telle ou telle image? Plus fondamentalement, peut-on se fier à ce qu'on voit? Et: n'interprète-t-on pas d'entrée de jeu?

D'une certaine manière, le flou des images de Wittwer apporte la réponse. Et plutôt clairement: c'est un leurre de croire qu'une image puisse être nette. Techniquement, c'est évidemment possible. Par contre, ça ne l'est plus du tout, mentalement. Tel est le rappel formulé par les œuvres de l'artiste zurichois. La réception, la perception d'une image se font toujours plus ou moins dans un état d'obnubilation, postule Wittwer. Quel que soit le sujet, personnel ou collectif, partagé. Et lorsque Uwe Wittwer propose des formes aux contours indécis, il ne fait que souligner la situation d'«ébloui» – Geblendet est le sous-titre de cette rétrospective – dans laquelle se retrouve généralement le spectateur ou quiconque regarde un témoignage. C'est parfois de l'ordre du souvenir et c'est imprécis. Ou c'est de l'ordre du document et c'est lacunaire. Cet éblouissement peut même aller jusqu'à l'aveuglement, comme le deuxième sens de geblendet le stipule.

L'image arrêtée, cadrée, qui est le statut notamment de toute œuvre d'art – même quand elle est vidéo ou performance –, est donc un faux ou, pour le moins, recèle une énigme: celle du moment fixé. Alors que tout, dans la vie courante, tient du flux, du mouvement permanent. Uwe Wittwer joue admirablement de cette ambiguïté. Sa dernière pièce en particulier, Museum (2005), qui est une projection de diapos superposant œuvres de musée (la National Gallery à Londres), musiques et poèmes, emmêle à dessein les impressions. Pour bien marquer qu'un instant, aussi bref soit-il, n'est jamais que le croisement de sensations diverses et parfois mêmes contradictoires. Comme ces clichés, utilisés par Wittwer, qui évoquent l'environnement d'un camp, sans qu'on puisse dire s'il est de vacances ou d'internement, ou comme ce geyser qui jaillit d'un plan d'eau et dont on ne sait s'il est jet d'agrément ou éclaboussure de bombe.

L'instant d'une vision, le souvenir, la plongée dans la mémoire, l'interpellation de la pensée – ce qu'est et provoque tout arrêt sur image – sont toujours des moments de tension. Et si un Pieter Claesz, à travers le

calme de ses natures mortes, offre une méditation toute calviniste sur la modération qu'il faut savoir adopter lors de notre vie terrestre, un Uwe Wittwer philosophe sur un mode tout aussi méditatif mais traversé par du plus compulsif. Il est de son temps, celui du XXI^e siècle, où tout va très vite, où tout s'embrouille et il ironise sur nos vanités à vouloir accaparer les choses, alors que tout passe et s'évapore bien vite.

Uwe Wittwer. Ebloui, travaux 1990 à 2005. Kunstmuseum Solothurn (Werkhofstrasse 30, Soleure, tél. 032/624 40 00, <http://www.kunstmuseum-so.ch>). Ma-ve 10-12 h et 14-17 h, sa-di 10-17 h. Jusqu'au 1^{er} août.